

Échos des discussions dans les Ateliers de la mission des 10 et 22 avril 2021

Comme la synthèse des discussions des ateliers qui se sont réunis après les deux conférences de Jean-François Zorn (10 et 22 avril 2021) a été rédigée par lui-même, à partir des notes des secrétaires des ateliers, on ne trouvera pas ici un compte-rendu « sec » des discussions, mais leur mise en perspective en fonction du présent de la mission telle qu'elle est vécue par chacun(e)s des participants aux ateliers. En effet, l'angle historique des conférences a été élargi dans les ateliers par des préoccupations existentielles sans anachronisme qui confond les périodes ni appropriation qui ne respecte pas les réalités historiques.

1 - Plusieurs ateliers ont fait part de leur étonnement, voire du choc qu'ils ont reçu en apprenant que le mot mission ne figurait pas dans la bible. Mais entendons-nous bien : selon la sémantique latine, la racine *missio* existe dans la Vulgate (Bible latine), comme verbe signifiant « envoyer » (cf. Math. 10, 5-6, 16, 40). Dans la Koiné (Bible grecque), *apostello* est la racine équivalente qui a donné « apostolique » en français. En revanche, ce sont bien les jésuites de la Renaissance, qui ont repris la racine *missio* et créé le substantif « mission » en lui donnant le sens technique qu'il a encore aujourd'hui. Le fait est que, sans être le désir initial des Jésuites, cette notion de mission s'est progressivement détachée de celle de *Missio Dei* qu'avait forgée les théologiens du Moyen-Âge. Ce détachement a nourri la critique des Réformateurs. La notion de *Missio Dei* est réapparue tardivement dans la théologie au XX^e siècle, avec Karl Barth notamment, au moment d'une crise de la mission qui a obligé les missiologues à ressourcer la mission des humains dans la *Mission Dei*. Son langage et ses représentations, plusieurs ateliers l'ont souligné, exprime le mouvement communicatif de Dieu à travers l'envoi dans le monde de Jésus le Christ et du Saint Esprit, chargé de mettre en mouvement les humains qui deviennent alors « apôtres », mot premier consacré par Paul, puis « envoyé », mot qui caractérise les premiers disciples... enfin « missionnaires » dans le sens que lui ont donné les jésuites. Un atelier a fait remarquer que l'Ancien Testament n'avait pas été évoqué lors de la première conférence. Mais on a vu, au cours de la seconde, que la mission protestante au temps du Réveil s'était souvent référée à l'AT, considérant les peuples qui lui étaient donnés à évangéliser comme un nouvel Israël, pas seulement donc comme des païens.

La question qui se pose n'est donc pas que sémantique mais celle du risque constant que court la mission – surtout quand elle s'incarne dans des œuvres sociales (scolaires, sanitaires et autres, toutes honorables) – de se détacher de sa source, de s'autonomiser, de s'autoproclamer, en ne se plaçant plus à la suite du Christ, mais en se mettant à la remorque d'autres courants fussent-ils inventés par les chrétiens, pétris de christianisme, ou au contraire séculiers et dont il faut en permanence réévaluer la « christocompatibilité ».

2 – L'abstention missionnaire des Réformateurs a étonné certains ateliers alors que d'autres ont estimé que les Réformateurs défendaient une priorité, qu'ils ont qualifiée de missionnaire : ré évangéliser l'Europe et implanter de nouvelles Églises. Cette attitude a eu un avantage et un inconvénient dans l'opinion. L'avantage est que la mission a aussi été vue comme une affaire intérieure et pas seulement extérieure, alors que couramment on oppose évangélisation et mission, la première concernant les pays du Nord et la seconde les pays du Sud, dits alors « pays de mission ». Or cette opposition ne tient pas, ni théologiquement car la mission est une, ni historiquement car tout pays, à un moment de son histoire, peut être en « état de mission », la France par exemple étant redevenue, comme l'indique un livre de 1943

un « pays de mission¹ ». L'inconvénient est que, dans un imaginaire protestant forgé au temps de la Réforme, la priorité de la mission serait l'« ici », le « là-bas » passant alors au second plan. C'est le sens du fameux slogan des années 1950 : « La Corrèze plutôt que le Zambèze ». Comme on l'a vu c'est le Réveil du XIX^e siècle qui a invité les protestants français « quoique occupés des besoins de leur propres Églises... à propager l'Évangile dans le monde » (Circulaire de la Mission de Paris de 1822).

3 – Plusieurs ateliers estiment nécessaire de se réapproprier aujourd'hui le mot mission, de le garder, même s'il se soit sécularisé et qu'il soit largement utilisé dans le monde des associations, des affaires, de l'administration. D'où la question : est-il possible de le décontaminer de ses liens avec la colonisation ou faut-il en changer ? Le retour de la terminologie biblique autour de la racine grecque *apostello* (apostolique) dans les années 1960 a pu donner le sentiment qu'on parlait à nouveau un « patois de Canaan » et qu'on avait perdu le mot mission et ce qu'il signifiait encore pour beaucoup d'entre nous. Or il y a encore d'autres mots chrétiens (sacerdoce universel par exemple) qui passent difficilement. Mais comme un atelier a évoqué les expériences d'inculturation et de contextualisation que la mission extérieure a apprise à plusieurs de ses membres, nous avons sans doute besoin de nous inculturer à nouveau dans notre société. Comme nous paraissions aujourd'hui quelque peu étrangers à nous-mêmes, à notre patrimoine culturel, nous avons à en faire une sorte de réapprentissage afin de ne pas abandonner ce patrimoine aux nostalgiques du « c'était-mieux-hier » qui conduit au repli sur soi ou aux nihilistes de la fuite en avant pour lesquels plus rien ne tient.

4 – La question des connivences et des différences entre mission et colonisation n'apparaît pas (plus ?) dans les ateliers comme une obsession nourrissant le sentiment d'une faute qu'il faudrait réparer, plutôt comme une contextualisation qui n'a pas toujours été vigilante de la part de nos prédécesseurs mais qu'il convient de ne pas juger de notre point de vue actuel. Si comprendre ne signifie pas justifier, l'histoire peut quand même nous (ré)apprendre cette vigilance tout en restant réaliste. « La mission ne peut pas se passer de l'humain » a dit un atelier, en résonance avec d'autres, mais a réaffirmé que la Mission de Dieu *devait* précéder la mission de l'humain. De belles pages de l'histoire ont été rappelées : la lutte contre l'esclavage liée à la mission, la mission qui a précédé la colonisation, qui a défendu les « indigènes » contre l'administration coloniale, dont les apports en matière de soin, d'éducation, de développement, etc. ont été importants ; d'autres plus sombres ont été évoquées quand, à partir de la conférence de Berlin (1884-1885), la colonisation a pu instrumentaliser la mission.

5 – Les ateliers se sont donc attelés à la tâche de faire résonner le mot mission en nous, en tentant de rester fidèle à la fois au sens du *texte biblique* d'un mouvement dynamique que Dieu provoque en chacun(e) des personnes, des sociétés et des cultures, et au sens qu'il prend dans chaque *contexte historique*.

- Ce mouvement c'est le témoignage et celui-ci n'est pas limité à l'ailleurs : « aller », c'est aussi témoigner ici. On retrouve alors la question de la mission dite intérieure qui n'est pas d'une autre nature que la mission dite extérieure, malgré des moyens différents.
- Ce mouvement qui a conduit certain(e)s d'entre nous à partir « outre-mer » comme envoyé ou comme coopérant, n'a pas été que géographique, mais culturel car il a permis de découvrir d'autres mondes.

1 Henri Godin et Yvan Daniel, *La France Pays de mission ?*, Paris, Édition de l'Abeille, 1943.

- C'est également un mouvement intérieur qui a changé la vie de chacun(e) (ou du couple) de beaucoup. Cette expérience fut une chance d'abord insoupçonnée mais elle devenue incontournable pour nos vies actuelles.
- Ce mouvement est aussi la découverte du dialogue avec d'autres chrétiens, voire d'autres religions du fait qu'on est sorti de son cercle habituel. Le dialogue initie ceux qui le pratiquent à l'échange, la réciprocité, la tolérance, l'humilité.
- Le mouvement missionnaire Nord-Sud a provoqué un mouvement missionnaire en retour à travers les Églises issues de l'immigration tournées à la fois sur leur population d'origine mais également sur les populations souches des Églises de France. D'où la question de l'implantation de nouvelles Églises ici : sur ce plan, en lien avec le projet Mosaïc et le monde évangélique, le Défap dispose d'une réelle expertise.

6 – À la question de l'adéquation des structures missionnaires actuelle du Défap et de la Cevaa avec notre temps, en tenant compte des mutations du concept de mission, les ateliers ont peu répondu. Quelques convictions fortes ressortent néanmoins :

- Les intuitions premières des Actions Apostoliques Communes grâce auxquelles des Églises différentes pensent et agissent ensemble, ici et là-bas (ex. Pays fon au Bénin, Pays poitevin en France), dans l'interaction, la réciprocité, le partenariat, etc. doivent être maintenues et développées à travers de nouveaux projets.
- Mission extérieure et mission intérieure ne doivent pas être séparées et la mission extérieure ne doit pas être abandonnée au risque d'un appauvrissement et d'un repli sur soi du protestantisme français. Mais cela pose la question (quelque peu éludée, il faut bien le dire...) d'une réalité ou non d'une responsabilité actuelle de ce protestantisme tant vis-à-vis d'autres protestantismes (en termes de solidarité et de soutien) que vis-à-vis d'autres peuples (en termes d'apport dans l'écoute et l'échange).
- Si le Défap fait encore l'objet de nombreuses projections, de critiques, d'incompréhensions, de méconnaissances provoquant « un goût d'inachèvement », il demeure « un bon projet » qui a encore insuffisamment été mis en œuvre... C'est précisément l'occasion, lors d'un jubilé comme celui-là, de déconstruire les idées négatives qui continuent de peser sur la mission et de trouver les voies et moyens concrets et institutionnels permettant de faire vivre ce projet.

Jean-François Zorn